

Libretto

VALERIE MARTIN

MARY REILLY

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
ANNIE SAUMONT

Libretto

© Valerie Martin, 1990.
Publié en accord avec Doubleday,
département de The Knopf Doubleday Group,
division de Penguin Random House, LLC.

La présente traduction a précédemment paru aux Éditions Plon,
Paris, en 1991.

© Libella, Paris, 2016, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-285-0

À la mémoire de deux bourlingueurs très aimés.
JRM et RLS

Ce n'était pas la première fois qu'on m'enfermait dans le placard, si le terme n'est pas un peu excessif pour désigner le cagibi sous l'escalier. J'avais dix ans et j'étais petite pour mon âge, mais je devais pourtant me recroqueviller afin de tenir dans ce réduit étroit et sale, et la difficulté même qu'il éprouvait à m'y faire entrer ajoutait à son plaisir.

Cette fois je ne luttai point ; je m'efforçai de me mettre en place aussi rapidement que possible. Il était dans une belle colère et je craignais pour ma vie si je ne me montrais pas assez prompte à lui obéir. En voulant laver une tasse je l'avais cassée et m'étais efforcée de dissimuler les morceaux. Bien sûr, il les avait trouvés. Aussi j'étais par trop maladroite mais j'étais encore menteuse et sûrement voleuse. Mère travaillait dans un lointain quartier et ne rentrerait que fort tard, inutile d'attendre de l'aide de ce côté, non qu'elle osât jamais lui tenir tête mais parfois en sa présence il était moins dur pour moi. D'abord il m'avait frappée et traînée ici et là en me tirant par les cheveux avant de penser au cagibi. Quand il en ouvrit la porte et me poussa à l'intérieur avec des injures, je me tapis aussitôt dans l'obscur recoin afin d'échapper à son atteinte, et comme je m'accroupissais pour qu'il puisse m'enfermer je surpris son regard, et mon cœur se fit lourd car je comprenais soudain qu'il trouvait ma punition trop légère, qu'il avait pris conscience de ce

qu'avait de ridicule l'image d'un homme adulte s'attaquant à une enfant, et cela ne faisait qu'accroître sa colère, et je n'avais sûrement pas fini de payer.

Et puis ce fut le noir et l'étouffement. Je hurlai, incapable de me retenir. Je l'entendis dégager la chaise de sous la table pour s'asseoir, s'installer à son poste de garde. Je suppliai : « S'il vous plaît, laissez-moi sortir. Je ne serai plus jamais mauvaise. »

Mais il ne répondit rien et cela m'inquiéta parce que ça voulait dire qu'il réfléchissait. J'appuyai mon front sur mes genoux, m'efforçai de ne plus crier ni supplier car je savais fort bien que, lorsqu'il était aussi tranquille, tout ce que je pourrais dire ne me serait d'aucun bénéfice.

Je l'entendis se lever et quitter la pièce. J'entendis la porte donnant dans la ruelle par-derrrière s'ouvrir et se refermer. Je poussai la porte du cagibi mais elle résistait – il y avait une bonne serrure, la seule dans notre logement qui fût capable d'empêcher de sortir ou de rentrer. C'était bien là ma chance. Je pensai qu'il était peut-être allé au pub et je m'apprêtais à une longue attente, sans doute jusqu'au retour de Mère, une si longue attente qu'à cette seule idée les larmes me vinrent aux yeux.

Mais au bout d'un moment je l'entendis encore, et puis je reconnus le bruit de la chaise qu'il déplaçait. « Monsieur, je peux sortir maintenant, s'il vous plaît ? »

Je n'eus pour réponse que ce petit rire sinistre qu'il avait quelquefois, au lendemain des jours où il avait trop bu pour se souvenir de ses actes, et je me sentis trembler car cela signifiait pour moi le pire. Je m'en voulais d'avoir parlé, lui rappelant que j'étais encore à sa merci.

Quelques minutes plus tard je l'entendis qui se levait de nouveau et venait jusqu'à la porte. Il s'arrêta et eut encore ce rire que je trouvais horrible, et j'hésitai. Devrais-je supplier ou rester silencieuse ? Il dit : « Mary, j'ouvre cette porte

mais t'as intérêt à pas bouger.» La porte s'ouvrit et d'abord la lumière de la lampe m'éblouit. Puis il se pencha vers moi et je vis qu'il tenait un petit sac de jute fermé par un cordon. Il y avait peut-être un étroit espace entre mes genoux et ma tête car je réussis à le regarder, me demandant ce que je devais faire, mais avant que j'aie rien pu décider il avait fourré le sac contre moi en disant «V'là de quoi te t'nir compagnie» et déjà la porte était refermée.

Il y eut encore un dur moment où je m'appliquai à découvrir où était la menace. J'avais tout de suite compris que le sac renfermait quelque chose, et quelque chose destiné à me faire mal, mais je n'étais qu'une enfant, incapable d'imaginer de quoi il s'agissait. Puis je sentis que ça bougeait et je me dis que c'était un animal, sans aucun doute aussi effrayé que moi. Je ne portais qu'une jupe d'étoffe légère que j'avais tirée de mon mieux sur mes genoux et il ne fallut guère de temps à la créature pour se frayer un chemin entre les deux couches de tissu qui nous séparaient dans cet étroit espace sans air. Une griffe s'enfonça dans ma cuisse et je me raidis comme si je croyais pouvoir faire ainsi un peu de place mais il n'y avait pas moyen et sans doute le rat le savait lui aussi. Moi je savais que c'était un rat et je savais d'où il venait. On trouvait des rats en grand nombre dans les ruelles alentour et lorsque mon tourmenteur m'envoyait lui chercher sa pinte de bière, bien souvent je devais, toute gémissante, m'ouvrir un chemin parmi eux dans le noir.

Il avait donc mis un des rats dans le sac et l'avait enfermé avec moi.

J'étais incapable de prononcer un mot, je m'appliquais seulement à respirer, je finis tout de même par dire «Non, pas ça» mais ma voix n'était qu'un murmure dont il ne se soucia point. Le rat n'était pas encore en état de panique mais je l'entendais qui rongea le sac et je compris que celui-ci allait céder et qu'ensuite l'animal s'en prendrait à

ma peau. Je me jetai de tout mon poids contre la porte et ainsi libérai un peu mon bras et m'efforçai de repousser le sac vers mes pieds. Je criai « Pardon », et j'entendis rire de nouveau mon tourmenteur. Je reconnus le bruit du tissu qui se déchire. Et puis il y eut le museau de l'animal contre ma jambe mais, bien sûr, ne voyant rien et à peu près incapable de bouger, j'étais impuissante.

Je hurlai. Je sentis la première morsure à la cheville et hurlai de toutes mes forces, mais ensuite je ne sentis plus grand-chose et continuai à hurler simplement parce que j'étais incapable de m'arrêter. Une fois hors du sac la créature fut soudain partout à la fois, dans sa rage de m'attaquer ou de me fuir, je ne savais trop, et dans la liberté retrouvée de se mouvoir à sa guise alors que j'en étais empêchée. Je me frottai et m'écorchai contre les murs dans mes tentatives pour me protéger, et de là viennent la plupart des cicatrices que vous avez remarquées sur mes mains.

Après que j'eus longuement crié et supplié, sur un ton qui aurait attendri les pierres, la porte s'ouvrit et le rat se précipita au-dehors, déboula à travers la pièce pour regagner au plus vite la sécurité de la ruelle.

Ou du moins m'est avis que ça se passa ainsi mais sur le moment je ne sus ni n'appris rien de quiconque à ce sujet pendant un bon bout de temps, pas même de ma mère, si commotionnée quand elle rentra à la maison et me découvrit étendue comme morte dans un coin, et lui endormi à la table, qu'elle fit ce dont je ne l'aurais jamais crue capable d'avoir le courage de faire, elle appela un gendarme et on me transporta à l'hôpital de C... où je demeurai plusieurs semaines dans un état proche de l'inconscience.

Livre 1

C'est là le récit que j'écrivis pour mon Maître il y a presque un an, six mois après mon entrée dans sa maison comme servante. Je l'avais rédigé à sa requête, attentive à donner les détails qui – pensais-je – rendraient pour lui vivants ces événements anciens. Je lui en avais fait un bref résumé le soir où il avait mentionné les cicatrices sur mes mains.

Je n'en revenais pas que mon Maître ait vu mes cicatrices alors que j'étais à genoux, enduisant de pâte noire la grille du foyer, et moi-même noire jusqu'aux coudes, mais c'est un gentleman très observateur et peut-être les avait-il déjà remarquées à d'autres moments. Il était assis au fond de la pièce dans son fauteuil de cuir, tourné de profil et absorbé – je l'imaginais du moins – dans la lecture attentive de quelque traité scientifique. Je m'appliquais à ma tâche, voulant en finir au plus tôt, car je savais que mon Maître était impatient d'avoir du feu, et aussi je n'aimais guère me livrer devant lui à de telles besognes, mais il était entré alors que j'avais commencé et j'étais maintenant bien obligée de terminer.

Je rassemblais mes brosses lorsque, à l'improviste, il me dit :

– Mary, je vois que vous avez des cicatrices sur les mains, et d'autres près de l'oreille, oui, juste ici – j'avais levé la main pour toucher la marque sur mon cou, le barbouillant de

noir, sans aucun doute. Voulez-vous, je vous prie, me laisser les examiner ?

J'étais stupéfaite, trop terrifiée pour bouger. Je me souviens à présent, quoique cela remonte bien loin, paraisse dater d'un autre temps, que ma première idée fut de m'enfuir.

Et pourtant comment refuser d'obéir à une requête présentée par votre Maître avec tant de civilité ? Et pourtant j'hésitai parce que j'avais honte, de moi, de ma saleté, honte d'avoir attiré le regard d'un gentleman, mais je me disais qu'il était médecin et ne montrait là qu'une curiosité toute professionnelle qu'il était en droit de satisfaire. Aussi je me redressai lentement, réfléchissant, essuyant mes paumes sur mon tablier, me tordant les mains dans ma confusion, et je dis :

– Monsieur, je n'ose m'approcher de vous dans cet état, toute cette saleté, et qui s'attrape, même si je m'efforce de me tenir à distance.

Pendant un moment, il ne dit rien mais ferma son livre et resta assis à m'examiner d'un regard patient, aimable et pensif, tel que je n'aurais jamais imaginé ni même souhaité que m'adresse un gentleman, tandis que je ne bougeai pas, en attente de ce qu'il allait dire. Et il dit :

– Eh bien, courez vous laver et revenez quand vous vous sentirez en état de m'approcher.

J'aurais voulu crier « Ah monsieur, cela n'arrivera jamais dans cette vie », mais ce n'était pas à moi dans ma position de lui décrire cette condition, si vous voyez ce que je veux dire, et je me fis vertement la remarque que sa requête n'avait rien de déraisonnable et que si je ne la satisfaisais pas ce ne serait que par lâcheté. Tout ça me trottait par la tête mais je ne sus que murmurer « Oui, monsieur » et dévaler les marches vers la cuisine où je mis la bouilloire sur le feu et me lavai avec autant d'ardeur qu'une jeune mariée. Il n'y avait pas de miroir mais Mr Poole avait

sorti un peu d'argenterie qu'il me faudrait astiquer le lendemain matin, aussi je redressai un des plateaux et, me mirant dedans, je me frottai la figure jusqu'à ne plus avoir du tout de traces noires. Puis je relevai mes cheveux, les emprisonnai dans un bonnet et changeai de tablier. Il y avait un peu de noir au bord de mes manches, alors j'en repliai les poignets.

Mr Poole s'était retiré dans sa chambre et Annie était déjà montée dans notre mansarde, ainsi avais-je pour moi toute seule la grande cuisine tranquille. Il y faisait froid, le poêle était éteint, mais je n'étais point pressée de retourner au salon où m'attendait notre Maître. Comment aurais-je pu converser avec lui, et spécialement sur le sujet qu'il proposait?

Je restai donc là un moment, laissant le froid et le silence me pénétrer, et m'efforçant de me rappeler ma condition, ce que Mrs Swit nous conseillait de faire quand nous ressentions quelque trouble, et en cela elle avait raison car je finis par me calmer, et comprenant que je n'avais rien à craindre je me rendis de bon cœur au salon.

Lorsque j'entrai, je vis que le Maître avait allumé lui-même le feu et se tenait tout près, à le contempler, et il ne manifesta pas qu'il était conscient de mon arrivée; je m'approchai donc jusqu'à me trouver à côté de lui, fis une révérence pour attirer son attention et dis :

– Monsieur?

Il se tourna lentement vers moi comme si – pensai-je – il avait engagé une conversation avec quelqu'un d'autre et devait la poursuivre et il me regarda avec une curieuse insistance, l'air surpris de me voir. Cela m'intimida, je reculai d'un pas et prononçai :

– Je suis venue comme vous me l'avez demandé, monsieur.

Alors il se souvint, et je découvris de nouveau dans ses

yeux cette expression aimable et tendre cependant qu'il me prenait les mains et m'attirait près d'une petite table sur laquelle était posée une lampe.

J'étais craintive et aurais volontiers résisté mais il avait de telles façons, celles d'un médecin je suppose, que tout ça paraissait très normal et donc je le suivis et me tins immobile tandis qu'il attirait mes mains vers la lumière.

Ma main droite avait plus de marques que la gauche, principalement sur la partie charnue de la paume et en remontant vers le poignet. Il l'examina avec attention, me faisant remuer le pouce, et suivant de l'index la cicatrice blanche. Tandis qu'il regardait ma main j'en profitai pour regarder la sienne. Je n'avais jamais vu main plus raffinée, plus distinguée. Les doigts étaient longs et délicats, presque comme ceux d'une dame, les ongles étaient polis et bien coupés, et je me dis que je voyais là des mains qui n'étaient pas faites pour le travail, et j'aurais voulu dérober les miennes, rudes et rougeaudes à ses regards.

– Ici, c'est très profond, dit-il en pressant à la base du pouce. Et pourtant vous avez tout l'usage de vos doigts.

– Je l'ai retrouvé à présent, monsieur. Tout d'abord, mon pouce n'obéissait plus mais cela s'est arrangé. Quand le temps change, je le sens tout de suite, mais à part ça il ne me reste pas de séquelles.

– Faites-moi voir votre cou, dit-il.

Je tournai la tête et repoussai mes cheveux, ce qui n'était pas vraiment nécessaire car le bonnet les tenait bien en place. Mon Maître porta ses regards sur les marques près de mon oreille et prolongea son examen plusieurs minutes, m'amenant à souhaiter que tout cela se termine et que je puisse me retirer. Je me doutais que des questions allaient suivre mais j'ignorais les raisons de cet interrogatoire, aussi étais-je embarrassée et soucieuse, et je ne bougeai pas jusqu'à ce que le Maître se décide à parler.

– On dirait des marques de dents, avança-t-il. Sans doute les morsures d'un animal.

– C'est vrai, monsieur, répondis-je. Ce sont des morsures.

Il toucha les quatre marques proches les unes des autres sur mon oreille, et ses doigts étaient si frais et doux que je fermai les yeux une seconde tandis que le sang me montait aux joues. Notre Maître ne remarqua pas ma confusion. Sa main retomba et il s'écarta de moi, et donc je me remis un peu, mais lorsqu'il parla je fus incapable de le regarder en face.

– À en juger par la taille et la forme de ces marques, je dirais que l'animal était un rongeur, et une grosse pièce.

– M'est avis que c'était un rat bien en chair, quoique je ne l'aie pas vu, monsieur. Il pesait aussi lourd qu'un chiot.

Le Maître fit entendre un son que je pris pour un rire, et donc je levai les yeux et constatai que c'était bien ça ; sur sa bouche demeuraient encore les traces d'un sourire qui toutefois s'effacèrent très vite. Mais ses yeux continuaient à ciller sans malice, ce qui me donna la hardiesse de parler.

Je demandai :

– Ai-je dit quelque chose d'amusant, monsieur ?

– Ce n'est pas ce que vous avez dit, Mary, mais la manière dont vous l'avez dit. Une manière abrupte qui n'est pas sans charme.

– Je m'efforce de parler honnêtement, monsieur. Vu que je n'ai rien à cacher.

– Et cela doit être ainsi, Mary, répliqua-t-il.

Puis il se rapprocha du feu et se tint là les mains derrière le dos. Je restai sans bouger, en attente, lissant mon tablier de la paume comme une écolière mal à l'aise. Et enfin, pensant qu'il n'était pas disposé à en dire plus long, je hasardai :

– Puis-je me retirer, monsieur ?

Sans même se tourner vers moi il se mit à parler comme si c'était au feu qu'il s'adressait.

– Hier, en traversant le hall, j’ai remarqué que vous étiez au travail dans la bibliothèque, Mary.

– Oui, monsieur. Pour l’époussetage.

– Eh bien, je me suis approché, mais vous ne m’avez pas vu.

– Non, monsieur, dis-je, inconsciente du piège qu’il préparait pour moi.

Il continua :

– Vous ne m’avez pas vu parce que vous étiez face à l’étagère, plongée dans un livre.

D’abord je ne trouvai rien à dire, tant j’étais troublée de m’être fait prendre, troublée et honteuse. Mais la voix me revint et je m’écriai :

– Oh monsieur, je vous prie de m’excuser. C’était un livre qui était posé là, grand ouvert, et je n’ai pas pu m’empêcher d’y jeter un coup d’œil, et lorsque j’ai vu de quoi il était question j’en ai lu une ou deux pages.

– Quel livre était-ce donc, Mary ? demanda-t-il.

Je me dis que son insistance était cruelle, car il ne pouvait ignorer de quel livre il s’agissait puisque c’était lui qui l’avait laissé ouvert et que personne d’autre en cette maison ne songerait à ouvrir ses livres.

– C’était un livre d’histoire, monsieur. L’histoire des rois et des reines.

– Et qu’en avez-vous pensé ?

– C’est un livre très intéressant, monsieur, et si bien écrit qu’il m’a détournée de mes devoirs et m’a attiré votre mécontentement, et donc à présent je n’en pense plus autant de bien.

Il me regardait et je vis qu’il y avait encore quelque chose qui l’amusait, ce qui me déconcerta car je luttais pour ne pas fondre en larmes tant m’embarrassait son interrogatoire et je ne trouvais rien de drôle à tout ça.

– Je ne suis pas le moins du monde mécontent de vous,

Mary, dit-il alors. Je suis même ravi d'avoir une femme de chambre qui non seulement sache lire, mais de plus soit capable de se laisser détourner de ses devoirs par le style de Macaulay.

– Oui, je sais lire, monsieur, et je lis autant que je peux. Mais les livres qui tombent sous la main des domestiques sont principalement de petits romans sur les gens de la haute société et je n'ai pas été éduquée à juger de ce qui est bon ou mauvais.

– Et vous savez aussi écrire, je suppose.

– Certainement, monsieur.

– Eh bien, j'aimerais que vous écriviez quelque chose pour moi, Mary, dit-il. Le ferez-vous ?

– Si cela est en mon pouvoir... Oui, j'essaierai, monsieur, mais je crains que vous trouviez ma façon d'écrire trop pauvre et simple pour que ça ait quelque intérêt.

– Je m'en contenterai. Je veux que vous m'écriviez le récit des circonstances dans lesquelles vous avez eu affaire à ce rat. Que vous ayez été mordue si sévèrement sans avoir seulement vu cet animal a piqué ma curiosité.

– C'était dans un placard, monsieur, et il faisait noir comme dans un four, voilà tout le mystère.

– Et pourquoi étiez-vous dans un placard, Mary ?

– J'étais punie, monsieur...

Il retint un instant son souffle comme si ce que j'avais dit confirmait ce qu'il pensait.

– Écrivez cela pour moi, Mary. À votre manière. Et apportez-moi votre récit demain soir, de sorte que je puisse le lire quand cela me conviendra.

– Je ferai de mon mieux, monsieur.

– Très bien. Je n'en doute pas.

Il se rapprocha du feu, se remit à le contempler, et m'est avis qu'il fait ça beaucoup plus souvent que n'importe qui. Dans notre salon la cheminée est grande et produit assez

de chaleur pour rôtir un cuissot de gros gibier, mais notre Maître, comme tous les gentlemen, n'a pas le sang épais et pour lui il ne fait jamais trop chaud. Je restais là, l'observant et trouvant bien étrange qu'il veuille que je lui raconte ma propre histoire, mais je n'y voyais aucun mal et déjà je réfléchissais sur la façon de l'écrire pour lui donner de l'intérêt. Puis je me ressaisis et demandai :

– Monsieur, puis-je me retirer à présent ?

Et il dit oui sans que rien ne bouge à part ses lèvres, et je me précipitai hors de la pièce et à travers le hall jusqu'à l'escalier de service. Je montai ensuite vers ma mansarde, lentement, comme si je craignais d'arriver trop vite en haut, tournant et retournant ses propos dans ma tête.

Il faudrait que je me lève une heure plus tôt car je n'aurai point de temps pour m'asseoir dans la journée, ou seulement juste un peu à l'heure du thé si Mr Poole ne me demande pas de faire une course ou une besogne supplémentaire, comme c'est souvent le cas. J'atteignis enfin ma chambre, me déshabillai dans le noir et me mis au lit près d'Annie qui dormait si profondément qu'elle n'eut même pas conscience de ma présence.

J'étais étendue là, pensant à notre Maître, en bas au salon et sûrement fixant le feu du regard en songeant à Dieu sait quoi. Puis je me souvins de ses doigts frais contre mon cou, et c'était là une pensée dont je devais me garder, et me délivrai aussitôt à moi-même un petit discours sur les émotions qu'une servante doit se refuser parce qu'il est fou de se prendre à rêver en dehors de sa condition, ce qui ne conduit qu'à l'amertume et au chagrin, j'avais déjà eu l'occasion d'en faire l'expérience ; et tandis que je m'admonestais ainsi le sommeil me saisit.

Le lendemain matin j'eus peine à me lever car il pleuvait et le ciel était sombre, mais je savais ce que j'avais à faire et que je n'aurais sûrement pas le temps d'écrire le moindre mot dans la journée; lorsqu'il pleut (ce qui arrive souvent) Mr Poole est dans tous ses états; ça le porte à envoyer se mouiller ceux qu'il a sous ses ordres et à protester interminablement si on ramène un peu de boue dans la maison. Donc je sautai du lit et écrivis de mon mieux mon histoire. Annie se réveilla et j'entendis sa voix dans l'obscurité (j'écrivais à la lueur d'une chandelle, il n'y a pas de lampe dans notre mansarde); je lui dis que je tenais mon journal, pour mon plaisir, et elle perdit tout intérêt à l'affaire et se rendormit. Annie est une bonne fille et elle travaille dur, mais je crois qu'elle n'a qu'une faible santé car dès que nous avons un moment de liberté elle dort, et il semble que sa vie ne soit que travailler et dormir, ce qui est plutôt triste.

Tout le jour je ne manquai pas de besogne: je montai du charbon et de l'eau, brossai à genoux le carrelage de la cuisine, nettoyai l'office, fis l'argenterie que Mr Poole remettrait ensuite à sa place, sortis les tapis du petit salon mais en raison de la pluie n'osai les suspendre dans la cour. Aussi je les accrochai à l'abri tout au fond sous un auvent et tandis que je les battais je vis notre Maître traverser la cour pour se rendre à son laboratoire, tête basse et épaules courbées comme si la pluie le meurtrissait.

J'étais derrière les tapis, donc il ne me remarqua pas même si je continuais à taper, à taper, et que le bruit était sourd mais insistant. Il n'eut pas un regard de mon côté. Un moment l'envie me prit de lui crier que j'avais fait ce qu'il m'avait demandé et le lui apporterais dans la soirée; je changeai d'idée à voir combien il semblait fatigué cependant

qu'il se hâtait vers son travail (qui est, d'après Mr Poole, très scientifique et très important, pas celui d'un docteur ordinaire qui remet les os en place et dit aux malades de garder le lit, car notre Maître ne voit personne et ce qui l'intéresse ce n'est pas le bricolage et le raccommodage mais les causes des choses, à ce que prétend Mr Poole) et ça me calma et je cessai même de battre les tapis pour l'observer. Il ouvrit la porte qui était fermée à clef (il n'est permis à aucun de nous de pénétrer dans le laboratoire et parfois je me dis que sûrement l'endroit aurait grand besoin d'un nettoyage que notre Maître ne peut faire lui-même) mais juste avant d'entrer il s'arrêta et contempla sa demeure d'un air désolé, comme s'il la laissait derrière lui à contrecœur. Il examina la maison de haut en bas mais sans me voir parce que j'étais sur le côté, là où les deux ailes du bâtiment se rejoignent, et puis il entra et referma la porte.

Je travaillai donc diligemment toute la journée avec l'idée que le soir je remettrais à mon Maître ce que j'avais écrit et c'était pour moi aussi bon que l'aurait été la promesse d'un jour de congé, et je réfléchissais, me demandant si j'avais bien tout dit, ou encore si je n'avais pas raconté certaines choses trop brutalement au risque de l'offenser. Mais à l'heure du dîner Mr Poole nous annonça que le Maître prendrait son repas dans son bureau, comme il le fait quelquefois lorsqu'il travaille dur, et qu'il ne serait pas nécessaire d'allumer le feu au salon et donc qu'après le dîner nous pourrions aller nous coucher. Mr Bradshaw demanda permission de sortir pour rendre visite à sa mère, à P... Street, car elle était malade et n'avait personne qui venait la voir, ce qui lui fut accordé et il partit aussitôt. Cependant que tout le monde avait quitté la table je restai assise à boire ma bière, réfléchissant à un moyen de voir le Maître sans donner d'explications à Mr Poole, car bien qu'il n'en ait rien dit je ne pensais pas que le Maître aurait aimé que

Mr Poole soit au courant de notre conversation de la veille et, de plus, Mr Poole n'approuve pas que les domestiques parlent au Maître ou attirent son attention parce que, dit Mr Poole, le Maître ne devrait jamais être dérangé dans son travail, il ne cesse pas de travailler dans sa tête, même quand il a l'air de se reposer, et en cela Mr Poole a sûrement raison.

Mr Poole était près de la desserte, préparant le plateau de notre Maître et ennuyé de voir que Cook, la cuisinière, avait déjà rempli l'assiette alors qu'il devait aller à la cave chercher une bouteille de ce bordeaux que le Maître apprécie particulièrement, et cela signifiait que le dîner serait froid. Je me dis que c'était pour moi l'occasion de parler à notre Maître de mon récit prêt à lui être livré. J'offris donc à Mr Poole d'emporter le plateau, et lui viendrait derrière avec le vin. Mais il eut pour moi un de ses regards glacés, l'œil semblable à celui d'un poisson qu'on sait n'être pas frais, et dit :

– Mary, vous n'ignorez tout de même pas que le Dr Jekyll interdit qu'à part moi qui que ce soit vienne jusqu'à la porte de son cabinet de travail. Je m'étonne que vous ayez pu oublier des instructions aussi formelles.

Je baissai la tête sur ma chope de bière et lui demandai de m'excuser, ajoutant que j'avais oublié. Quand il fut parti je dis à Cook qu'il me semblait qu'on devrait faire le ménage dans ces lieux où travaillait notre Maître. Elle fut d'accord, elle trouvait que c'était affreux de voir l'état de la petite porte donnant sur la rue et des quelques marches, et chaque fois qu'elle passait devant, son seul soulagement était de se dire qu'aucun des amis du Maître ne savait que cette entrée d'arrière-cour s'ouvrait sur notre maison (car la porte est dans un renforcement). Mais je répondis que le Maître ne semblait guère avoir d'amis, à l'exception de Mr Utterson, son notaire qui lui rend visite de temps en temps. Cook m'apprit alors qu'avant mon arrivée le Maître donnait parfois de grands dîners et qu'il le ferait certainement de

nouveau quand il serait disposé à se relâcher un peu dans son travail pour prendre quelque repos.

Lorsque la vaisselle fut faite il ne nous resta plus qu'à aller au lit. Il était dix heures et j'étais fatiguée, donc ça me convenait assez. J'aurais voulu toutefois trouver un moyen de remettre mon récit à notre Maître, comme je le lui avais promis.

Quand je fus au lit je me dis que le Maître ne se souvenait peut-être même plus qu'il m'avait demandé d'écrire cette histoire, qu'il avait juste cédé à un caprice sur le moment, s'évitant ainsi l'inconfort de me l'écouter raconter alors qu'il voulait jouir d'un peu de calme au salon. Ça me découragea grandement et je me sentis envahie par la tristesse et une impression de total épuisement, ce qui montre à quoi vous expose l'envie de se donner de l'importance et de se croire différente des autres de même condition.

*

Le matin suivant, je lavai les marches du perron lorsque Mr Poole apparut sur le seuil de la porte et me parla avec une grande froideur.

– Le Maître vous demande au salon, dit-il.

Et je vis qu'il était mécontent et soupçonneux, car notre Maître ne prête guère attention à qui le sert et connaît à peine nos noms, semble-t-il, mais cela vient sans doute en partie du soin que prend Mr Poole de lui éviter tout souci d'ordre domestique et aussi de la liberté qui est donnée à Mr Poole de tout régler en ce domaine, y compris l'engagement des gens de maison ou leur renvoi. Dans la plupart des demeures où j'ai travaillé cela ne se passe pas ainsi. Et tout en n'ignorant point que je dois des comptes à Mr Poole, puisqu'il est au-dessus de moi, je ne peux m'empêcher de penser qu'en fait c'est seulement à mon Maître que je devrais en rendre.

Je rapportai mon seau et le vidai dans la cour, puis me lavai du mieux que je pus et changeai mon tablier. Mes jupes étaient sales mais je me dis que notre Maître ne pouvait s'attendre à rien de mieux de la part d'une servante qu'il faisait soudain appeler. Mr Poole me suivait, très désapprobateur et aussi sombre qu'un nuage d'orage, mais je n'y prêtai guère attention. Ce que j'avais écrit se trouvait dans ma mansarde et je ne savais trop quoi faire, car j'étais sûre que notre Maître réclamait ma présence afin que je lui remette mes papiers.

Et j'avais raison. J'eus à peine le temps d'esquisser une révérence que le Maître posait sa tasse de thé et s'enquêrait de mes progrès dans le travail qu'il avait souhaité que je fasse.

– Je l'ai terminé, monsieur, dis-je. Mais je n'ai pas eu l'occasion de vous le donner puisque hier soir vous étiez dans votre laboratoire.

– C'est vrai, dit-il.

Puis il reprit sa tasse et se mit à la contempler comme s'il pensait que dedans était écrit ce qu'il y avait à dire. Je restai là un bon moment puis je hasardai :

– Je n'ai pas les feuillets sur moi, monsieur. Ils sont dans ma chambre et ça me semble difficile de monter les chercher. M'est avis que Mr Poole me surveille et va s'enquérir des raisons de mes actes.

Le Maître eut pour son thé un faible sourire, je cessai de me sentir nerveuse et remarquai qu'il avait l'air malade. Son visage était blanc comme un linge et ses yeux étaient cerclés de bistre.

– Et vous pensez que Mr Poole aurait quelque objection à ce que vous fassiez ce que je vous demande ? dit-il.

Cela me mit en difficulté car ce n'était pas à moi de parler mal de quelqu'un de la domesticité, de quelqu'un comme Mr Poole, en particulier, qui a autorité sur moi et est depuis vingt ans dans la maison.

– Mr Poole n’aura jamais aucune objection au moindre de vos souhaits, monsieur, répondis-je, mais c’est à lui de me faire part de ce que vous voulez, pas à moi de l’en aviser.

– Je vois, dit-il, avec un coup d’œil amusé. Mary, vous me semblez avoir une idée très précise de l’ordre social et de la bienséance.

– Il n’y a là rien d’extraordinaire, monsieur. Chaque domestique qui veut rester en service doit l’avoir de même.

– Comment proposez-vous donc que nous résolvions ce problème d’échapper à la vigilance du soupçonneux Mr Poole sans compromettre votre position ?

– Il faudrait que je cache les feuillets dans ma manche après l’heure du thé quand j’ai le loisir de me retirer un moment dans ma chambre et puis que je les dépose quelque part, en suivant vos indications de sorte que vous puissiez les prendre lorsque ça vous conviendra.

– Vous me semblez avoir déjà bien réfléchi à la question.

– Certes, monsieur.

Et il était là, me regardant d’un air triste et aimable mais paraissant si fatigué et malade que j’eus envie de lui demander s’il ne se sentait pas éreinté (j’aurais essayé de m’exprimer en termes plus châtiés). Avant que je me décide, il reprenait.

– Travaillerez-vous dans la bibliothèque cet après-midi ?

– Oui, monsieur. Je dois épousseter les meubles et aussi nettoyer la grille du foyer de la cheminée.

– Alors vous pourriez mettre vos papiers dans le livre dont nous avons parlé et le refermer.

– Certes, je peux le faire.

– Parfait, dit-il. C’est ainsi que nous allons circonvier Poole le vertueux.

Je fis ce que me commandait le Maître mais je me sentais mal à l’aise. Je me disais qu’il n’en viendrait rien de bien, car je n’avais encore jamais entendu un gentleman ou une lady

encourager un domestique à en tromper un autre. L'ordre doit régner dans les maisons, c'est aussi important pour ceux du bas de l'échelle que pour ceux du haut, et, quoique je n'aie pas vraiment de sympathie pour Mr Poole, qui est si vain des relations d'intimité qu'il a avec le Maître (cela semble sa seule raison de vivre), je ne pouvais prendre à la légère la façon dont le Maître avait parlé de lui comme de «Poole le vertueux», me dévoilant là son dédain et me faisant entrer, moi qu'il ne connaissait pas, dans sa confiance. Il y avait dix ans que j'étais placée – ayant débuté à l'âge de douze ans – et je ne m'étais jamais trouvée dans une telle situation, quoiqu'il ne soit point inhabituel que des ladies et gentlemen s'emploient à créer une rivalité entre leurs domestiques et même parfois qu'un mari cherche à rabaisser son épouse en lui manifestant du mépris sous le regard de la femme de chambre.

Après le thé je relus mes quelques pages et changeai un mot ou deux ici et là, mais dans l'ensemble j'étais assez fière de moi, satisfaite surtout de la façon dont j'avais commencé le récit et anxieuse de savoir ce qu'en penserait le Maître, car j'ai toujours eu un grand respect pour ceux qui peuvent rédiger des choses et c'est pourquoi j'ai tenu mon journal aussi régulièrement que possible au long des années, même si chaque fois que j'ai quitté une maison j'ai perdu mes cahiers. Je fourrai donc les feuillets dans ma manche et au début de l'après-midi les glissai entre les pages du livre comme je l'avais promis. Puis je remis en état le foyer de la cheminée, préparai le feu, époussetai la pièce, et ce faisant je m'efforçais, sans ralentir dans mon travail, de lire les titres au dos des ouvrages alignés sur les rayonnages. En grande partie, les livres de notre Maître sont des livres scientifiques et si je les ouvrais je n'y comprendrais rien, mais il y a deux étagères, une d'histoire et l'autre de poésie, que j'aimerais vraiment explorer.

Quand je revins dans la cuisine, Mr Poole était près de la desserte, transvasant du porto de la bouteille dans une carafe, et lorsque j'approchai il me lança un regard aigu et critique que, me sentant coupable, je ne pus rencontrer honnêtement, ce qui montre les inconvénients de faire ses coups en cachette et, comme on dit, de «vouloir servir deux maîtres».

*

Cinq jours passèrent durant lesquels je ne vis ni n'entendis notre Maître. Il prenait ses repas dans son cabinet de travail et ne communiquait avec nous que par des messages écrits, déposés sur les marches du laboratoire à l'intention de Mr Poole et le chargeant généralement d'achats à effectuer chez divers apothicaires, mais Mr Poole ne voulait confier à personne ce genre de mission et s'acquittait lui-même de la course, aussi était-il toujours en route et toujours de méchante humeur. À plus d'un égard je perdais de mon courage. Le temps était mauvais, pluvieux et froid pour la saison, et si j'avais quelques minutes de liberté dans la journée (ce qui était assez rare), je me réfugiais sous l'auvent au fond de la cour, contemplant à travers la pluie le petit jardin (ce qu'on appelle ainsi, bien que ça ne soit qu'un rectangle d'herbe bordé de buissons informes) qui s'étend entre la maison et le laboratoire de notre Maître, et je n'en étais que plus mélancolique. J'avais toujours rêvé qu'un jour j'aurais un jardin à moi et c'est dans ce but que j'épargne sans répit, vivant d'une façon si frugale que les autres domestiques s'en étonnent, mais je sais que je pourrais passer vingt ans en service et ne pas être beaucoup plus près du but qu'à présent, et voilà que notre Maître possède ce joli bout de terrain. Il est enfermé entre les bâtiments et le soleil ne l'atteint qu'à peine, et pourtant m'est avis

qu'on pourrait en faire quelque chose si on le voulait vraiment. Hélas, notre Maître est accaparé par ses études et traverse ce petit lopin de terre sans voir aucun dommage à le laisser inculte. Et il y a cette grande maison avec les six domestiques, tous bien occupés à la tenir en bon ordre, entretenant les feux et veillant à ce que le garde-manger soit toujours garni, comme si on attendait d'un instant à l'autre une douzaine de ladies et gentlemen, alors que les visiteurs sont si rares et que notre Maître disparaît parfois pendant des jours, et c'est comme servir un fantôme qui peut voir ou ne point voir ce que vous faites.

Je ruminais tout cela à mes moments perdus et mes compagnons ne paraissaient pas plus heureux. Mr Poole avait l'air d'un chien à qui on a ordonné d'attendre ; il était inquiet pour son Maître et sursautait au moindre bruit de pas. La pauvre Annie supportait ses remarques acerbes à sa manière habituelle, en restant silencieuse et comme un peu endormie. Cook et moi, on avait idée qu'il n'y a rien de mieux qu'un travail un peu rude pour remonter le moral, aussi avions-nous décidé de récurer la cuisine de fond en comble, et même de faire étinceler les vitres étroites. Tandis qu'on s'y employait, elle me raconta des histoires de son enfance à la campagne d'où elle est native, et puis de son premier placement, dans une grande propriété à S..., comme fille de cuisine, et les belles parties de chasse que faisaient alors ladies et gentlemen, et que sa maîtresse se tua en tombant de son cheval et que le maître ferma la maison pour toujours et vint vivre à la ville. Voilà comment Cook s'est retrouvée à Londres, qu'elle déclare un endroit ignoble et dégoûtant, invivable, et elle s'est bien juré que dès qu'elle le pourra elle retournera à la campagne.

C'est ainsi qu'on passait les journées tandis que le Maître, pour le peu qu'on savait de ses occupations, aurait pu aussi bien être sur la Lune que de l'autre côté de la cour. Et puis,

le sixième matin, Mr Poole se mit très tôt en mouvement à la cuisine, paraissant aussi joyeux qu'il lui est permis de l'être, et annonça que le Maître prendrait son petit déjeuner dans sa chambre et que je devais me remuer pour allumer le feu au plus tôt car le Maître était glacé jusqu'aux os et la pièce si humide qu'on y attraperait le mal.

Je coiffai mon bonnet – il était si tôt que j'étais à peine habillée –, nouai un tablier propre autour de ma taille et me précipitai vers la chambre de notre Maître. Je frappai à la porte et l'entendis me dire d'entrer, mais sa voix me parut faible et maussade, je gardai donc les yeux baissés et après une rapide courbette me mis bien vite à mon travail. En un discret coup d'œil j'avais pu voir que le Maître était adossé aux oreillers tel un invalide et pâle comme la mort. Ça ne me prit que quelques minutes pour allumer le feu puisque j'avais préparé la grille trois jours plus tôt, aussi j'eus très vite fini et me relevai pour prendre congé quand notre Maître m'arrêta.

– Mary, j'aimerais vous dire un mot.

Je m'approchai mais ne pus lever les yeux tant je sentais de gêne à ce qu'il me parle alors qu'il était étendu dans son lit. Lui ne semblait point en être embarrassé.

– J'ai lu votre récit, dit-il, et je l'ai trouvé fort intéressant.

– Si vous le pensez, monsieur, dis-je, alors je suis satisfaite.

Ayant à m'adresser à lui, j'en profitai pour lui jeter de nouveau un coup d'œil rapide mais détournai le regard aussitôt quand je vis que lui-même observait mon visage, et avec bienveillance.

– Comme beaucoup de bons diseurs d'histoires, continua-t-il, vous soulevez dans votre conte plus de questions que vous ne donnez de réponses.

Je ne sus quoi répliquer à cela qui n'avait pas pour moi le ton d'un compliment, et je ne comprenais point non

plus quelles questions je pouvais bien avoir soulevées, ni pourquoi il appelait mon récit un « conte », alors que j'avais simplement rapporté ce qui était arrivé, donc je ne répondis pas mais restai immobile, contemplant une rose du tapis comme si j'étais une pauvre innocente.

– Par exemple, dit-il, vous n'expliquez nulle part quels étaient vos liens avec le tourmenteur.

Et naturellement je pensai « Oh c'est vrai, je ne l'ai pas fait », et je me demandai pourquoi j'avais passé cela sous silence, sauf que je n'ai jamais aimé en parler, ni même me le dire à moi-même.

– Excusez-moi, monsieur. C'était mon père.

Le Maître retint un instant son souffle. Puis il dit :

– Oui, c'est bien ce que je supposais, mais je suis désolé de vous l'entendre confirmer.

De nouveau je ne trouvais rien à répondre, sauf peut-être que j'avais entendu citer des cas pires que le mien, mais ça me semblait plutôt déplacé, et donc je ne dis mot.

– Il y a autre chose que vous ne dites pas, Mary, et c'est ce que vous éprouvez à l'égard de ce monstre.

– Oh, je ne crois pas que c'était un monstre, monsieur. C'était un homme ordinaire, mais l'alcool avait sur lui l'effet qu'il a sur bien d'autres.

Il resta silencieux, et je me demandai si j'avais dit quelque chose que je n'aurais pas dû. Enfin il s'enquit :

– Votre père, vous ne le haïssez pas, Mary ?

– Eh bien, monsieur, ça se présente ainsi, dis-je. Quand je suis sortie de l'hôpital mon père était parti et je ne l'ai jamais revu. Maman a trouvé à faire de la couture et une chambre sur son lieu de travail, et moi je me suis placée...

Je savais que je n'avais pas répondu à la question mais le Maître écoutait ce que je disais et parut réfléchir.

– Et d'après vous c'était seulement parce qu'il buvait. Vous croyez que c'était là ce qui le portait à vous maltraiter ?

Il me posait cette question avec sérieux et application comme s'il pensait vraiment que je connaissais la réponse et allais l'éclairer, et bien sûr c'était un sujet sur lequel j'avais beaucoup réfléchi, spécialement durant les longues heures dans le noir que mon père m'infligeait, et même après, lorsque je n'étais plus en danger dans les maisons de gentlemen comme celle de notre Maître, donc j'essayai de donner au Maître une réponse aussi vraie que possible.

– Quand j'étais petite, dis-je, Père ne buvait pas tant. Il travaillait un peu sur les docks et s'il n'a jamais été aimable il n'était pas cruel envers moi. Et puisque son désir de me faire souffrir est apparu lorsqu'il s'est mis à boire, j'en ai conclu qu'il y avait là une cause et un effet.

– Mais vous ne pouvez dire avec certitude ce qui est cause et ce qui est effet?

– Bien des hommes boivent et quelques-uns sont simplement d'humeur joviale et de bonne disposition, mais d'autres sont tapageurs et cherchent à se battre avec leurs compagnons. Pour mon père, lorsqu'il buvait c'était comme s'il ne pouvait jamais avoir son content de la souffrance des autres, et puisqu'il m'avait sous la main, c'était de moi qu'il tirait ce plaisir de faire le mal. Il était alors un homme différent – et différent jusque dans son aspect extérieur, monsieur, comme si l'homme cruel était toujours dissimulé au plus profond de lui, et que l'alcool l'en faisait sortir.

– Ou le *laissait* sortir, rectifia doucement le Maître.

Confuse d'en avoir dit si long, je n'osais regarder notre Maître, et quand il parla je vis qu'il m'observait, attentif à chaque mot que je prononçais, et comme anxieux. Je me sentais très mal à l'aise et ne savais trop où porter mes regards, quand un coup fut frappé à la porte. Je levai vers le Maître des yeux alarmés. La porte s'ouvrit aussitôt et Mr Poole entra portant le petit déjeuner du Maître, mais je vis en un seul instant plusieurs choses : l'expression de

sympathie pour moi sur le visage de mon Maître, puis, comme je me détournai pour partir, j'aperçus le reflet de Mr Poole dans la psyché et son regard fixé sur mon dos, plein de colère parce que j'avais parlé au Maître et qu'il ne pouvait le supporter, et donc je sus, comme je me précipitais hors de la pièce, que j'avais avantage à ne plus me faire remarquer ce jour-là.

*

Le soir, Mr Poole nous dit que le Maître s'était rendu malade à force d'étudier et de ne toucher qu'à peine à la nourriture, et donc il resterait deux jours au lit. Cook assura qu'elle allait le « remettre sur pied », comme elle disait, en lui donnant pour commencer du potage, des œufs et du thé léger, et puis en passant graduellement à des aliments plus solides. Mr Poole insista pour être le seul à porter les plateaux des repas, le seul pour tout ce qu'il y avait à faire dans la chambre, même allumer le feu, nonobstant son rapide acquiescement à me laisser monter le charbon, une tâche trop dure sans doute pour sa frêle constitution. Il ne mentionna pas ma conversation avec le Maître, mais il ne me quittait pas des yeux, et si j'avais un moment de liberté, il inventait quelque besogne pour me tenir en haleine. Son attitude à mon égard, je n'en avais cure et j'étais plutôt satisfaite d'être très occupée, car je me faisais du souci pour notre Maître et il me semblait qu'en participant de mon mieux au parfait entretien de sa maison je l'aiderais à reprendre des forces.

La méthode de Cook était bonne et quelques jours plus tard notre Maître était d'aplomb et vaquait à ses occupations habituelles. Un matin, comme Cook et moi nous pelions les pommes de terre, je lui parlai du jardin, qu'elle appelait « la cour » parce que, disait-elle, c'était trop misérable

pour s'appeler un jardin. Et je dis que c'était vraiment du gâchis.

– On va dans une boutique pour acheter du persil et toutes les herbes aromatiques alors qu'on pourrait les cultiver ici.

– Un carré d'herbes potagères, dit Cook. J'y ai moi-même pensé. Nous en avons à B... Square, dans une cour pas plus grande que celle-ci. Mais la terre devra être bêchée durement, Mary, et mon pauvre dos est trop raide pour ce genre de travail.

– Pas le mien, dis-je. Le seul inconvénient c'est que je n'ai jamais fait de jardinage, et je ne saurai par quel bout commencer.

– Oh, je peux te diriger, dit Cook. J'ai la main verte. Ma mère prétendait que c'était de famille.

Et ainsi Cook et moi parlâmes de ce jardin, et lorsque Mr Poole vint prendre son thé je l'avais persuadée d'aborder le sujet avec lui comme si c'était son idée à elle seule, car je savais bien qu'il ne serait jamais d'accord pour un projet venant de moi. Je montai dans ma chambre et me divertis un moment à écrire mon journal. Quand je redescendis Cook me sourit et m'apprit que tout était réglé, que Mr Poole approuvait l'idée et l'autorisait à mettre à profit le temps libre que nous pouvions avoir afin de réaliser notre projet. Il lui signala même que nous trouverions tous les outils nécessaires dans l'appentis près du laboratoire, que du temps de Mr Denman s'étendait là un joli bout de jardin et que c'était vraiment dommage de l'avoir laissé ainsi à l'abandon.

Donc il y avait un point sur lequel Mr Poole et moi étions d'accord.

Le matin suivant je fus debout de bonne heure, bien avant le lever du soleil, et à genoux sur le perron j'avais déjà brossé les marches tandis que tous dormaient encore. Cela me convenait car je n'ai jamais aimé qu'on me regarde pendant que j'accomplis cette besogne, spécialement à

présent que tant de maisons voisines sont louées à toutes sortes de boutiquiers, et qu'il y a donc un constant passage d'hommes qui ne sont pas toujours des gentlemen mais plutôt de ceux qui trouvent amusant de parler plus ou moins effrontément à une fille occupée à sa tâche, et tentent de la détourner de ses devoirs. Dehors il faisait encore sombre et il y avait du brouillard, les becs de gaz étaient encore allumés, chacun d'eux était entouré d'un halo jaune, et cela formait une succession de petits nuages, d'étranges flaques de lumière le long de la rue silencieuse. J'en terminai avec les marches, fis les cuivres et emportai mes seaux au bord du trottoir pour les vider. Je restai un instant à contempler la façade du bâtiment et aussitôt décidai que notre demeure était la plus belle et la mieux tenue de toute la rue. Puis, je rêvai un peu, me remémorant les maisons où j'avais été placée pour conclure que celle-ci était la meilleure car j'y suis mieux payée, douze livres par an, et qu'à la cuisine on ne nous mesure pas chichement la nourriture – même la bière nous est fournie –, et quoique Mr Poole soit dur pour moi il n'est pas injuste et bien entendu notre Maître est un gentleman respecté qui s'occupe d'œuvres charitables et comme il est célibataire nous n'avons à nous soucier que de lui qui est aussi soigneux dans ses manières qu'un militaire. Tandis que je songeais à tout cela je vis une lampe s'allumer à l'étage, dans la chambre de notre Maître. J'eus le pressentiment qu'il était malade, ou n'arrivait pas à trouver le sommeil, et je rassemblai mes seaux pour rentrer au cas où il sonnerait, mais presque aussitôt la lampe s'éteignit.

Une fois dans la cuisine je remplis les grosses bouilloires et préparai le fourneau pour Cook, qui bientôt arriva, surprise de me trouver en bas car elle est toujours la première levée et s'arrange pour qu'il fasse chaud et que le thé soit prêt lorsque Annie et moi descendons. Je lui expliquai que

j'avais déjà terminé mes travaux du matin et que j'allais maintenant courir au marché faire les provisions à sa place ; ainsi, nous aurions une bonne heure avant le déjeuner pour commencer à préparer notre jardin. Je vis qu'elle était contente, m'appelant sa « chère Mary » et déclarant que j'étais la meilleure femme de chambre qu'elle ait jamais connue, que je faisais honneur à la maison, des choses qu'il me fut bien plaisant d'entendre et je ne m'en félicitai que davantage d'avoir eu cette bonne idée.

À dix heures et demie nous en avons fini avec nos occupations habituelles. Cook avait obtenu de Mr Poole la clef de l'appentis et nous sortîmes pour commencer l'ouvrage. Il y avait là en effet les pelles et les bêches, les râteliers et la bonne houe dont nous avons besoin, et aussi des gants de jardinage et nombre de pots vides, et même un gros sac de terreau, tout cela rangé avec soin, et Cook fit observer qu'il devait y avoir au moins vingt ans que personne n'y avait touché.

Je me mis à la besogne sous la direction de Cook, et ce n'était pas facile car le sol était si compact qu'il se prenait en lourdes mottes. Cook dit qu'en premier il fallait nous débarrasser de ces vilains buissons, et s'ils paraissaient presque morts ils ne se laissèrent point arracher sans résistance ; je me dis que les plantes, même maltraitées, même enracinées dans un sol aride, semblent pourtant s'y plaire et je me sentis un peu triste pour les malheureux buissons, mais Cook m'assura qu'ils étoufferaient nos herbes potagères, donc qu'il fallait les extirper du sol.

Cela faisait un moment que nous étions à peiner, moi retournant la terre et Cook cassant les mottes avec une bêche, quand nous entendîmes s'ouvrir la porte du laboratoire et le Maître sortit, s'avança tranquillement vers nous, il avait l'air en si bonne forme que c'était très réjouissant. Cook se redressa, s'épousseta, surprise et un peu nerveuse

car étant toujours dans la cuisine elle voit rarement notre Maître, et s'écria :

– Oh monsieur, quelle heure est-il? Vous venez pour votre déjeuner?

Le Maître arriva jusqu'à nous et je m'arrêtai de bêcher, un peu honteuse d'être ainsi sale et en sueur – et je savais que mon visage devait être cramoisi en raison de ma bataille contre les buissons –, mais fière aussi, car les buissons étaient vaincus, rassemblés en un petit tas sur les dalles. Et le Maître dit à Cook :

– Il est seulement un peu plus de onze heures. Je rentrais écrire quelques lettres avant le déjeuner. Dites à Poole que je le prendrai dans la bibliothèque, et il n'y a certainement aucune raison de se presser.

Cook fit une petite révérence et dit :

– Très bien, monsieur – et à moi : Je m'en vais me nettoyer et mettre le déjeuner en route, Mary. Si tu n'es pas trop fatiguée tu peux continuer encore un moment.

J'acquiesçai et Cook partit, nous laissant moi appuyée sur ma pelle et le Maître me contemplant, sale et suante.

– Eh bien, Mary, dit-il, Poole m'annonce que nous allons avoir un jardin.

– Oui, monsieur. Cook pense que des herbes aromatiques peuvent pousser ici et elle sait jardiner.

– Et vous? Vous ne savez pas?

– Non, monsieur. À mon école, Marley School, nous avons eu seulement des géraniums en pot; les arroser c'est tout ce que j'ai jamais fait comme jardinage.

Le Maître parut soudain fort intéressé.

– Marley School, Mary? Eh bien, c'est une de mes entreprises.

– Vraiment, monsieur? Vous voulez dire que vous y avez été professeur?

– Non, Mary, dit-il, et il paraissait trouver l'idée amusante.

Je n'ai jamais vu l'école. Mais elle résulte en partie d'un de mes projets, j'ai donné l'argent pour qu'elle soit construite et je siège encore au conseil d'administration. Notre rôle est de veiller à son bon fonctionnement.

Je trouvais étrange que le Maître s'occupe du bon fonctionnement d'une école qu'il n'avait jamais vue et l'idée me vint que s'il voyait ce qui s'y passait il ne serait peut-être pas aussi satisfait, mais cela m'attristait pour lui qui avait sûrement de bonnes intentions et était si content de découvrir que j'avais été élève dans son école et je me contentai de dire :

– C'est là que j'ai appris à écrire, monsieur, aussi je vous suis reconnaissante.

Cela réjouit notre Maître et son visage s'éclaira d'un sourire, comme s'il venait de recevoir un joli présent ; il eut l'air presque confus de mes remerciements et dit :

– Eh bien, Mary. Voilà qui est bon. Cette nouvelle me fait grand plaisir. Il m'est très agréable que vous ayez été élève dans mon école et que vous ayez fini par venir dans ma maison.

J'eus alors une pensée si mesquine qu'elle me laissa incapable de prononcer le moindre mot, et c'était que, si l'on considérait combien était grossière l'éducation donnée en cette école, il y avait de quoi s'étonner que j'y aie appris à lire et sois arrivée jusqu'où j'en étais, et même notre Maître ne pouvait manquer de voir que ce n'était pas très loin. Donc je ne dis rien mais essayai mon front humide sur ma manche et restai là à contempler le Maître, avec le sentiment désagréable qu'il y avait entre nous un fossé profond et que nous n'avions aucun moyen de le franchir, mais que nous étions aussi en quelque sorte l'avers et le revers d'une même pièce de monnaie, accomplissant nos tâches respectives dans la même maison, aussi proches, sans nous parler, qu'un chien l'est de son ombre.

Notre Maître cessa de sourire et il continua un moment à me regarder, et je n'avais plus honte d'être sale mais j'en étais plutôt fière. Puis le Maître baissa les yeux sur la pelle enfoncée dans la terre et dit :

– Eh bien, Mary, bonne chance pour votre jardinage, et il se détourna et rentra dans la maison.

Je continuai donc à creuser mais je me sentais en un étrange état, je me disais que mon travail n'aboutirait à rien de bon, que le jardin ne serait jamais vraiment comme il était dans mon imagination mais seulement un pauvre lopin de terre où rien ne croîtrait et prospérerait en dépit de nos efforts, à Cook et à moi. Et je pensais à notre Maître, aujourd'hui si aimable et si attentionné, plus du tout distant comme il l'était avant d'avoir conversé avec moi et lu mon histoire, et je me souvenais de la question qu'il m'avait posée, souhaitant savoir si je haïssais mon père pour les mauvais traitements, et que je n'avais point répondu et que lui n'avait pas insisté car il devait avoir vu ce qu'à présent je comprenais, que je n'avais pas répondu parce que je ne connaissais pas la réponse.

Je crois que haïr mon père serait renier et réduire considérablement mon sentiment vrai qui est intense mais différent de la haine, car la haine me paraît un sentiment simple, pur et propre. Toutefois, je sens que cette ombre en moi y fut mise par mon père et que de là vient ma tristesse quand je devrais être heureuse de servir dans une bonne maison, d'y avoir des amis et l'exemple d'une personne comme Cook qui me donne des conseils pour le jardinage, qui est elle-même simple de caractère, prend plaisir à sa tâche et sait rester à sa place. Mais en moi, et bien que ce ne soit que passager, il y a souvent cette ombre, et cette mélancolie, me venant à l'improviste de choses qui devraient ne m'apporter que de la joie, comme notre jardin ; le travail avec Cook dans notre jardin, cela s'étend soudain, formant

une zone obscure, et je suis alors dans cette nuit où m'a laissée mon père, et pas moyen d'en sortir et rien à faire si ce n'est attendre qu'enfin je me retrouve moi-même et miséricordieusement soulagée.

Je sens que mon père m'a faite ainsi, ou qu'il m'a quittée en me laissant cette tristesse qui est dure à supporter et restera en moi quel que soit mon sort et donc me garde à part de mes compagnons qui ne connaissent rien de semblable. Si je ne peux pardonner à mon père, je ne peux non plus avoir le regret de ce que je suis, et il y a des moments où je ne renoncerais ni à la douleur ni à l'obscurité parce que je crois que c'est dans une telle disposition que nous devrions considérer la vie si nous voulons pouvoir dire que nous savons ce qu'elle est, et ça a forcément à voir avec le fait que nous sommes seuls et que nous mourrons seuls, tous sans exception. À ce qu'il me semble, bien des gens, spécialement ceux des classes supérieures, passent leur temps à s'efforcer de repousser la tristesse hors de leur vie, et dépensent pour ça beaucoup d'argent, mais sans aucun résultat parce que cette tristesse est là, que l'on soit riche ou pas, et qu'il faut bien l'accepter. Je sais que j'ai assez de patience pour la supporter jusqu'au bout et en vérité, fût-elle très pesante, je ne renoncerais pas à vivre car après l'ombre vient la clarté, et alors quelle bénédiction que le moindre rayon de lumière !

Je crois reconnaître en mon Maître la même façon de considérer les choses ; c'est pourquoi je suis toujours si pressée de le servir ; et qu'il en est conscient lui aussi ; ce serait la raison qui le pousse à s'intéresser à mon histoire, car nos deux âmes connaissent cette tristesse et ces ténèbres intérieures, et l'un comme l'autre nous avons appris à attendre.